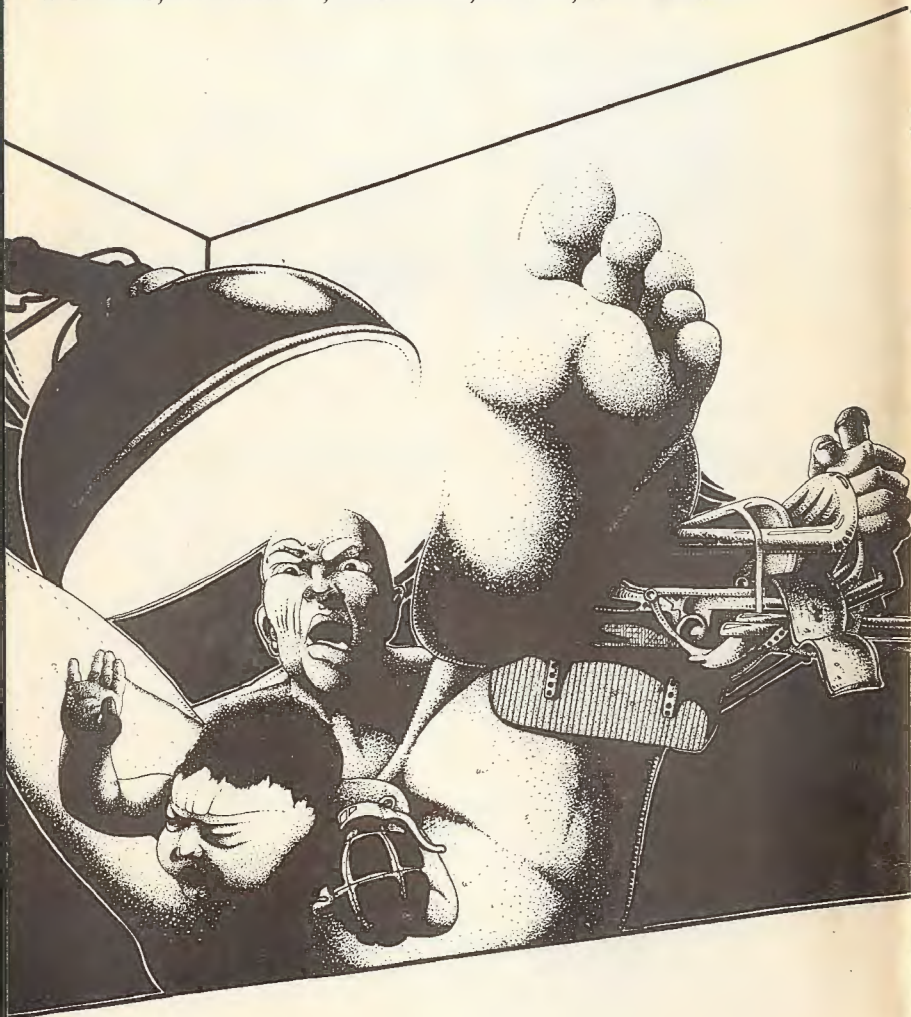


Huit écrivains ou chroniqueurs affûtent leurs plumes pour participer à une renaissance du pamphlet. Pour le plaisir de faire se retourner Paul-Louis Courier dans sa tombe. Ces épigrammes acidulées abordent des sujets aussi divers que : le pacifisme, le système bancaire, la publicité, les prix littéraires, etc...

Huit noms portent ces brûlots : BONNEFOY, FREMION, JOUANNE, KUDBAS, LE BRETON, MARLSON, PELOT, WINTREBERT.



Cet opuscule est rare. Au moins par son tirage, qui est de 500 exemplaires. Celui-ci est destiné à M.

et porte le numéro : 440

Ceci constitue l'édition originale, faite à Paris en l'an 1982.

Pour les textes © les auteurs

Édité par Jean-Louis Le Breton 34, rue Henri Chevreau 75020 Paris

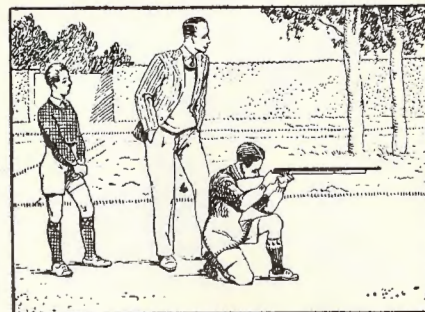
Pour Maud et Louis-Gaël

Les auteurs sont libres, autonomes et responsables de leurs opinions.

Couverture : TIGNOUS Dessins : Laurent BOUNOURE Ucciani Jean-Louis Le Breton

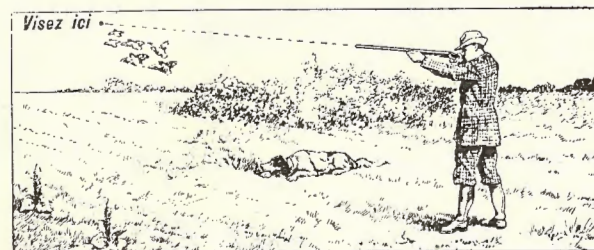
Illustrations extraites du catalogue Manufrance 1931. © Nucleus et Manuel / Denoël

## TIRONS LES PREMIERS



Il faut retrouver le sens du pamphlet et permettre aux francs-tireurs de la plume d'agir à leur guise. Les laisser épancher leurs colères et leurs irritations. Cette forme d'exaspération, parfois spontanée, parfois réfléchie, doit trouver sa place dans la vie d'un monde banalisé par les débats se réclamant de l'Objectivité. Renoncer une fois pour toutes à ces attitudes neutralistes et bienveillantes.

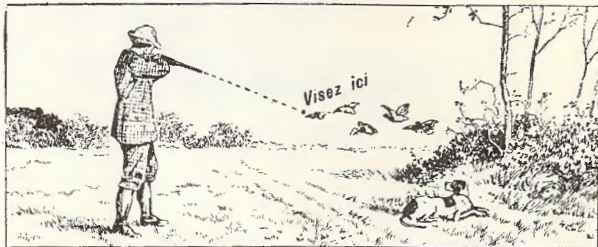
Jean-Louis Le Breton





# FOUTEZ-NOUS LA PAIX

par Jean BONNEFOY



« Les Rois nous soulaient de fumées  
Paix entre nous, guerre aux tyrans !  
Appliquons la guerre aux armées  
Crosse en l'air et rompons les rangs !  
S'ils s'obstinent, ces cannibales,  
A faire de nous des héros,  
Ils sauront bientôt que nos balles  
Sont pour nos propres généraux. »

Eugène Pottier, l'Internationale

## AVERTISSEMENT

Certains verront dans les lignes qui suivent les marques d'un anti-américanisme primaire. Ils auront certainement raison. Pour faire bonne mesure, j'y ajoute une dose d'anti-communisme primaire mais au sens où je l'entends : ce n'est pas contre l'Amérique ou le Communisme que je me bats : mais contre leurs perversions bestiales et simplificatrices qui ont nom « Américanisme primaire » et « communisme primaire ». Élémentaire, non ?

Des millions de personnes manifestent en Europe pour la paix et le désarmement. Très bien. Malheureusement pour les beaux esprits épris de discours ronflants et théoriques, on est difficilement **pour** quelque chose dans l'absolu... la paix, ce n'est qu'un mot, un idéal et si l'on veut sortir des baba-coulures pisse-and-lovasseuses, il s'agit pour être constructif d'être aussi **contre**, contre ce qui (et ceux qui) s'opposent à votre point de vue.

On appelle ça la dialectique, et c'est bien utile, surtout en ces temps ramolissants d'état de grâce dégoulinante.

Reprenons donc : les manifestants manifestent pour la paix : alleluia ! Mais nous sommes tous pour la paix. Brejnev est pour la paix, Reagan aussi, Mitterrand le fut de tout temps, et Begin-la-béguine et ce pauvre Sadate qu'il était bien brave, et Schmidt et les autres... tous, majorité, opposition, gauche, droite, une-deux, tous sont pour la paix. On finirait par réaction devant ces troupeaux de ganaches et de badernes hypocrites par trouver un Khadafi sympathique, qui lui ne s'encombre pas de circonlocutions pour clamer qu'il veut foutre sur la gueule à tout le monde en général,

et sur celle de ses voisins en particulier.

On est pour la paix. Mais, comme dit plus haut — et pour aller plus loin que les discours, s'agit d'être aussi **contre** la guerre, et donc contre les armes, et donc contre les fauteurs de guerre pour cause d'armement intensif. Logique, non ? On évite de laisser traîner n'importe où les allumettes, surtout quand on est moniteur d'un camp de vacances dans une pinède au mois d'août. Et l'Europe est justement un véritable camp de vacances dans une pinède au mois d'août. Et une année de sécheresse en plus. Et le dernier jeu qu'ont trouvé les monos, c'est de savoir à qui-qu'aura le plus gros tas d'allumettes. Etonnez-vous après ça qu'une bonne moitié des enfants commence à douter de la santé mentale desdits moniteurs. Fin de la métaphore.

Oui mais, nous dit-on, vos manifestations sont moins pour la paix que contre les Américains. Et ça ce n'est pas juste : après tout, les Américains nous protègent. Ils sont même deux fois déjà venus nous sauver. L'Amérique, c'est comme la Vedette, elle mérite votre confiance. C'est ben vrai, ça.

J'entends d'ici des fantômes de Viêt-Namien, de Chiliens, de Nicaraguayens et de Panaméens qui ricangent. Ne tenons pas compte de leur avis, ce ne sont que des sous-développés, fi donc. Et puis, sans l'Amérique, ils seraient communistes. La belle affaire ! D'ailleurs, pour une bonne part, ou ils sont morts, ou devenus malgré tout communistes — ou dans certains cas, les deux. Certains, heureusement pour la beauté de la démonstration et pour la gloire du monde libre, ne

sont ni morts, ni communistes. Ils portent en général une grosse casquette qu'ils n'enlèvent que pour aller à la messe et saluer le drapeau de la patrie. Mais je m'égare. Revenons à cette Amérique qui, grande sœur au cœur d'or, nous a par deux fois sauvés, nous pauvres Européens. La deuxième fois, elle est même parvenue à sauver les Japonais de la barbarie totalitaire, en les atomisant un peu. Mais c'était pour leur bien. L'Amérique n'a jamais su résister à l'envie d'exporter partout ses merveilles techniques et faire bénéficier le monde ébaubi des prodiges pléthoriques de son inépuisable richesse : phosphore à Dresde, plutonium à Nagasaki, Napalm à My-Lai, il n'y a donc pas de raison que nous ne profitions pas à notre tour du « parapluie » des missiles de croisière et des fusées Pershing, en attendant les neutrons folichons qui nettoient les bipèdes mais laissent intacts les monuments aux morts — attention qu'apprécieront les survivants.

Voilà déjà que se dessine le point crucial du débat : dans ce combat des chefs entre les deux dits-Grands, qu'est-ce qui fait la différence entre Américains et Russes, celle qui justifie, au-delà des sordides et navrantes querelles d'épiciers sur l'« équilibre des forces en présence » (« mon ogive est plus grosse que la tienne, gna-gna-gna », « oui, mais moi mon missile y pointe plus loin et toc ») que l'on puisse à juste titre s'inquiéter du comportement éventuel de cet allié en cas de crise ? Attitude que résume fort bien le slogan des pacifistes allemands : **Lieber rot als tot !** Mieux vaut être rouge que rôti. Raisonement d'une imparable logique : naguère, on

nous promettait (mais c'était une époque échevelée de romantisme furieux) « la liberté ou la mort ». Ca pouvait encore se discuter (quoique je ne sois pas très chaud pour ce genre de marché de dupes par trop inégalitaire — mourir pour des idées...) Aujourd'hui (mais où s'arrêtera le progrès) c'est « la liberté ET la mort ». Ah bon. Eh bien, je vais réfléchir, vous pouvez pas passer ?

Parce que telle est en réalité l'alternative : la prochaine Grande Dernière qu'on nous promet, c'est chez nous qu'elle se jouera. Comme les précédentes, et comme il a toujours été depuis les siècles des siècles, amen. Et les Américains, qui tout au long de leur brève histoire, ont eu jusqu'à présent la chance exceptionnelle de n'avoir jamais été envahis par un ennemi, jamais été occupés, bombardés, pilonnés, brûlés, et encore moins atomisés (on l'a déjà dit, ce ne sont là que denrées d'exportation), les Américains donc, peuvent donc, du bout de leur planque de l'autre côté de l'Atlantique, nous donner à bon compte des leçons de patriotisme et de stratégie... Pour l'Américain moyen, l'Europe, ce n'est qu'une autre péninsule, comme l'Indochinoise, un autre « dernier rempart contre le bolchevisme ». Les remparts, arrêtez-moi si je me trompe, cela correspond, en cas de castagne, aux premières loges. Et c'est nous qu'on s'y colle. Nos aimables alliés restent en retrait, au poulailler. Sans risque. Même les vents et les courants sont avec eux. On pourra se ratiboiser gentiment de l'Atlantique à l'Oural sans troubler la quiétude des pêcheurs de Long Island. Cela s'appelle limiter les dégâts. C'est Ronald

Reagan qui l'a dit. Il ne l'a pas dit tout à fait comme ça, il est gaffeur mais pas à ce point, mais en gros l'idée c'était tout comme.

Dialectique toujours, ce qui est bon pour les Américains ne serait-il pas mauvais pour les Russes ? Tout juste, Auguste. L'Oural, ce n'est pas loin. C'est d'ailleurs le leit-motiv des défenseurs du « monde libre » : Les Russes sont à nos portes ! En voilà une nouvelle exclusive ! Ils auraient du mal à faire autrement. Les Belges aussi sont à nos portes. Et ça ne fait pas les manchettes. Et cette proximité devient, dans le cas qui nous préoccupe, une garantie de protection : la première bombe qui tombe sur l'Europe, les Russes et leurs alliés (ou ce qu'il en reste) en profiteront tout autant que nous : on partagera en frères. Et même s'ils ne l'ont pas directement, les caprices du climat et des vents dominants feront qu'ils en auront quand même un bout, disons la Chantilly du gâteau, on n'est pas chiens. Et même, allons jusqu'au bout, à supposer une attaque délibérée des Soviétiques (attaque conventionnelle : quand on reluque le jouet du voisin, ou sa femme, ou sa maison, ou son magot, c'est selon — question d'âge et d'hormones — on cherche d'abord à s'en emparer sans trop de casse), ce n'est qu'en dernière extrémité, et poussés à bout (en particulier par une riposte américaine) qu'ils balanceront leurs machines. Et de préférence, les gros calibres intercontinentaux, à dieu-vat, vous savez ce que c'est quand on ne se contrôle plus... mais ils éviteront d'atomiser eux-mêmes l'Europe — au risque d'avoir à se replier en Sibérie en attendant que les cendres refroidissent.

Bien entendu, le raisonnement ne pêche que par un détail : celui de sous-entendre que ce genre de logique de la survie toute bête soit encore accessible aux primates gâtés et galonnés qui règnent sur une bonne partie de notre planète. Au vue de leur état physique et mental, il est compréhensible que la survie de l'humanité soit le cadet de leur souci. Irresponsables et dangereux pour cause de sénilité avancée compliquée de dogmatisme tétanisant, les dirigeants de ce monde seront nos fossoyeurs si personne ne s'avise de leur retirer leurs jouets explosifs.

Mais avant de brâmer à la fourberie du voisin, faisons donc le ménage chez nous. Le désarmement unilatéral, ça s'appelle : une fois qu'on a assez joué à s'intimider, on baisse les armes le premier et l'adversaire, pris au piège de ses propres paroles (« on désarmera si vous nous

montrez l'exemple ») n'a plus qu'à s'exécuter.

Dans le cas contraire, et s'il est parfaitement fourbe, c'est lui qui vous exécute, mais dans ce cas il n'a plus besoin d'autant de bombes ce qui, vous l'avouerez, n'a strictement plus aucune importance une fois qu'on en est arrivé là.

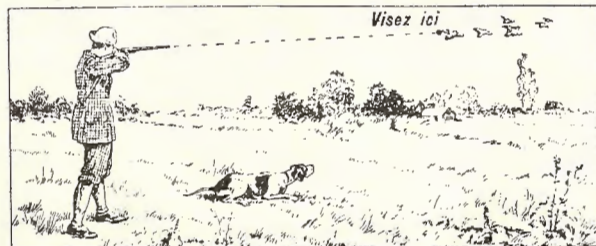
Mais en attendant, on aura peut-être pu éviter d'en tomber à cette extrémité en répandant dans les replis des boyaux des têtes ce germe nouveau — qui ne peut que mieux réussir que ce sanglant patriotisme dont on a pu faire les frais depuis deux millénaires — celui du pacifisme, que d'aucuns, parce qu'il vit et prospère aux Pays-Bas, nomment déjà la « maladie hollandaise des hommes ». Mais ce n'est pas une maladie, c'est un vaccin. Contre la bêtise. Parce que la mort est bête. C'est son plus grand danger.

Jean BONNEFOY



## HOLP UP D'UTILITE PUBLIQUE

par Yves FREMION



**Le hold-up était jusqu'ici une simple œuvre d'art parmi tant d'autres. Avec l'approche de l'an 2000, cette activité tend à devenir un service public de plus en plus indispensable.**

### QU'EST-CE QU'UNE BANQUE

Une banque est une multinationale. La banque, voilà l'ennemi. Là où le capitalisme se concentre, où l'agression, l'oppression et la tyrannie ont accumulé les réserves nécessaires au meurtre lent des pauvres et des faibles.

Une banque, c'est un endroit où ce qui est notre argent devient leur argent. Jamais personne n'a entendu un employé de banque parler d'argent sans que celui-ci ne soit considéré comme appartenant à la banque. L'argent qui y entre change de mains pour de bon. On le rétrocède au client, en échange d'une petite part et d'une immobilisation de plus en plus longue.

Le client doit faire la preuve (carte d'identité, photo sur le chèque, bientôt informatique) qu'il a bien droit à cet argent (qui est le sien). Le banquier, lui, ne montre jamais de carte, ni de photo, n'est jamais filmé. Pourtant le suspect, c'est lui.

Tout les prétextes sont bons pour retarder l'accès à son propre argent (délais, formalités, contraintes, vérifications). Quand on apporte son argent, il entre dans les coffres sans formalité.

« Votre argent les intéresse ». Cynisme vulgaire.

Les bénéfices des banques sont considérables. On a même peine à l'imaginer. Mais ces bénéfices ne sont jamais redistribués à ceux qui en auraient besoin. Votre argent, multiplié comme les pains de l'Ancien testament, ne reviendra jamais dans votre poche, ni dans des en-

treprises permettant une amélioration de la vie, l'organisation du plaisir, etc. Il ne va que dans des entreprises multinationales, riches à milliards, et qui le gaspillent. Impossible à un petit journal, une communauté d'artistes, un créateur, d'obtenir des crédits, par exemple. Par contre un escroc international verra toujours ses portes ouvertes. Le seul prétexte légal à leur existence est donc faux.

La lutte contre les banques est assez dérisoire : 500 000 personnes par mois sont à découvert. Et se font punir, comme si leur attitude n'était pas la plus normale qui soit. Le flicage informatique renforcera le côté concentrationnaire de cette exploitation.

Il est courant d'être interdit de chéquier et fiché à la Banque Centrale, pour avoir dépassé de quelques milliers de francs, quand on est un individu pauvre. Dans le même temps, des dépassements se chiffrent en centaines de millions et en milliards sont consentis aux grands truands de l'industrie. Des affaires récentes (De Broglie) l'ont montré abondamment.

En retour, ces entreprises ne paient leurs employés que par chèque. Depuis une disposition récente, il est impossible de toucher un chèque sans être soi-même client d'une banque. En quelques traits de plume, qui n'ont soulevé l'ire de nul journaliste, la BANQUE EN FRANCE (et ailleurs) EST DEVENUE OBLIGATOIRE. On connaît le cauchemar de ceux qui n'en n'ont pas. Essayez-donc de vous faire payer par votre employeur en liquide (la loi

vous permet de le demander, mais on ne peut refuser un paiement par chèque).

**LA BANQUE EST LE RACKET LEGAL LE PLUS FRUCTUEUX DEPUIS LA SUPPRESSION DES CORVEES ET DE LA GABELLE.**

Tout ce qui peut la détruire ou l'abîmer est une œuvre d'art absolue et un devoir civique. C'est en effet un acte moral pour les citoyens de défendre leur droit à la vie et leur existence, qui sont menacés par cette pieuvre. Nous deviendrons les Néron de ces Romes et les Moïse de ces Veaux d'Or.

### QU'EST-CE QU'UN HOLD-UP ?

Un hold-up est un des moyens employés par les citoyens libres d'une nation pour tenter de détruire et affaiblir les Banques. A ce titre, les héros qui les entreprennent doivent être célébrés et les martyrs qui donnent leur vie pour cette noble cause doivent être pleurés publiquement. Mesrine est Mesrine et Spaggiari est son prophète. Ronald Biggs est un Dieu devant qui le simple citoyen se prosterne.

Le hold-up/service public doit répondre à certaines règles :

— s'attaquer aux banques et à rien d'autres ;

— tout employé de banque doit se laisser faire en cas d'attaque ; à ce titre seulement il sera épargné. Dans le cas contraire, il doit être considéré comme complice et éliminé (il est con de surcroît, car ce n'est pas son argent, jamais) ;

— la violence n'est pas nécessaire, sinon vis à vis des dirigeants de la banque eux-mêmes, dont la disparition ne saurait être qu'un pas de plus vers le progrès de

l'Humanité ;

— Tout banquier se disant « de gauche » devra, de surcroît, être soumis à la question ordinaire et extraordinaire ;

— en cas de hold-up, un client présent sur les lieux devra faire son devoir : aider les héros à transporter les sacs, faire des crocs-en-jambe aux employés zélés ou aux flics, effacer les empreintes oubliées par les héros, etc ; tout cela est normal le fric emporté n'est pas le leur, mais celui de la banque ;

— un hold-up ne sera fait que par devoir civique et en aucun cas pour s'enrichir personnellement, ce qui aurait pour effet vulgaire d'ôter l'aspect esthétique de cet art suprême.

L'artiste français Pinoncelli, qui a organisé sur la Côte d'Azur un « hold-up symbolique » — happening en réclamant, masqué et armé d'un revolver d'enfant, un franc symbolique au guichettier, est le premier artiste du moment. On regrettera que la police ne l'aie finalement pas abattu et qu'on ne l'aie condamné que pour « trouble de l'ordre public » (impossible au tribunal de « reconnaître » ce hold-up qui sapait les fondements même de la banque).

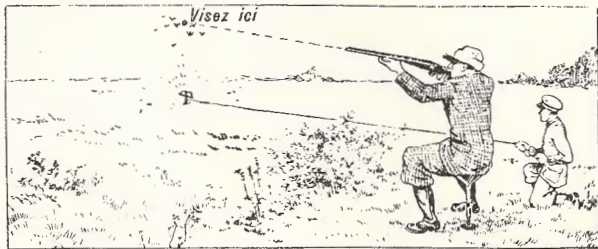
Les Banques sont des îles au trésor. Les pirates doivent être soumis à la guillotine qui doit être rétablie pour eux seuls. Le trésor sera réparti pour le grand bien commun au mieux des intérêts de tous. Il ne saurait y avoir d'autre communisme que celui du pillage des banques. Tout autre est illusoire. Le hold-up, c'est l'art vivant. Détruisons les banques. A bas le racket. Vive la France.

**Yves Frémion**



## LE GONCOURT, TOUJOURS

par Emmanuel JOUANNE



Voici venir la distribution des Prix. Comme en chaque fin d'année, les parents pauvres de la culture - lecteurs, ou simples curieux - attendent de voir monter sur le podium des médias les élus de la session. Goncourt, Interallié, Fémina, un gagnant par classe, et quelques accessits... Mais que récompense-t-on, au juste ? Si l'on accepte d'oublier, ne serait-ce que pour quelques instants, les attentions délicates prodiguées aux jurés par les éditeurs-parrains des petits candidats méritants, que reste-t-il dans l'œuvre même qui puisse légitimer un Prix ?

Quelques hypothèses : la hardiesse du ton ? l'originalité ? le caractère novateur ? l'intelligence ?

Ne rêvons pas. Ce qui distingue la bête à concours du cancre, c'est sa sagesse, sa brillance superficielle. Point d'outrance ou de tapage, juste un doigt levé de temps à autre, pour répondre à une question de pure forme posée par les représentants de l'institution. Que se passait-il en Chine, ou dans les salons littéraires, là-bas, autrefois ? La réponse doit frapper par sa cohérence, sa justesse de ton, peut-être aussi (mais ce n'est nullement obligatoire !) par une note insolite, un trait d'esprit contenu dans les limites du bon goût. A la suite de quoi l'élève bouffi de suffisance se rassied en silence, certain d'obtenir au bout du compte quelque rémunération substantielle, quelques centaines de milliers d'exemplaires vendus, un passage ou deux à la télé, des demandes d'auto-graphes...

Et que reste-t-il de la langue ? Que

reste-t-il de cette ancienne conception de l'écrivain franc-tireur, poète maudit, anarchiste des mots ? Où sont passés Villon, Kafka, Céline ?

Relégués au fond de la classe, où ils n'intéressent plus que quelques spécialistes de pacotille plus soucieux de leur propre mise-en-avant que de l'oeuvre de leurs patients.

Et, au premier rang, les fonctionnaires, les fayots, les fils-à-papa. Que tout le monde rêve d'égaliser. Ils sont les seuls à vendre, les seuls à pouvoir passer des douleurs de l'enfantement aux feux de la rampe ; les petits camarades rêvent de monter à leur tour sur la balançoire. Peut-être, songent-ils, fascinés, l'accouchement d'un livre est-il rendu plus facile par ce faste et cette pompe ? Ils s'imaginent caressant leur Prix d'une main, et fustigeant de l'autre une machine à écrire rendue plus docile.

Fonctionnaire de la langue. Voilà

désormais l'idéal de tout gratte-papier. Ecrire **bien**. Dompter la grammaire, la syntaxe, l'orthographe. Non plus la violer, lui faire des enfants dans le dos, mais deviner ses fantômes, recenser ses zones érogènes, et accomplir une prouesse zélée, sage, sans surprise. Rester propre, mais parler de, hum, vous comprenez, toutes ces petites choses triviales de la vie que personne ne peut plus ignorer. Se distinguer sans sortir du rang. En se souvenant de tous ces illustres prédécesseurs, y compris ceux que l'on gratifia malgré eux ; pauvre Proust, phénomène de mode à présent, mis au tombeau de l'édition de luxe, et qui s'imaginait pouvoir se satisfaire **d'écrire**.

Mais bah ! qui songe encore à cela ? qui recherche encore l'apprentissage pour le plaisir ? qui se soucie de faire ses devoirs pour lui-même ? qui, même, poursuit encore des études en marge des programmes ? Personne. La perspective de l'échéance tonitruante, l'appréhension de la remise des Prix, imprime dans les cervelles « créatives », d'un bout de l'année à l'autre, sa marque stérilisante. Ecoutez-les : « Moi ? Les Prix ? Je ne m'y intéresse pas ! » Soyons sérieux. Le circuit de l'édition est tout entier aménagé pour n'accueillir que des con-

courables ou des copies passables de concourables. Le modèle se transporte partout, on rêve de ne plus produire que des premiers de la classe, élèves les premiers. On exhibe de temps à autre un cancre, soupape de sûreté destinée à conjurer la sclérose du monde littéraire, et l'on revient très vite aux choses « sérieuses ».

Et comment se débarrasser de cette structure dévorante, alors que refuser un Prix devient source d'un surcroît de prestige, alors que le retrait dans la tour d'ivoire de la misanthropie devient manifestation d'un tempérament travailleur, que la luxure et la démesure sont calibrés pour les journaux à scandale, alors que le suicide même fait vendre ?

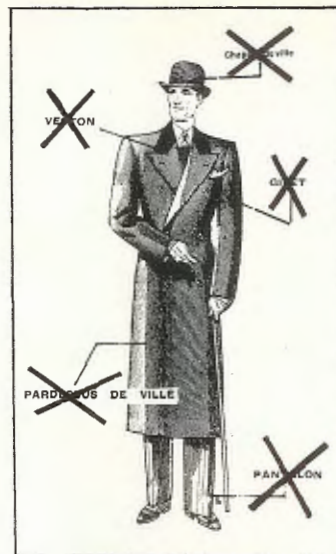
Eh, vive l'analphabétisme ! Ne riez pas, on y revient.

Bientôt les livres sans auteur, tous conçus sur le même modèle, tous charpentés de la même façon, mais artificiellement désignés comme distincts par le système de pseudo-différenciation des Prix. Oui, même **nos** livres. Car la solution, pour ne plus produire que des premiers de la classe consiste à cloner les premiers des années précédentes, à copier, décalquer.

Créer ? Vous plaisantez.

Pour créer, il faudra désapprendre à lire.

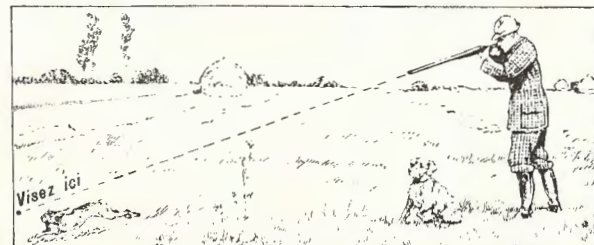
**Emmanuel Jouanne**



## PUB-LICITE PUB-ILICITE

par **KUDBAS**

ou petit guide des usages en matière de publicité  
dans les media pouvant servir  
à remettre en place les idées de certains



**La publicité c'est sale, ça tache, et ça sent le fric. La pub c'est con, ça vous rend con, et c'est l'arme absolue grâce à laquelle les grands trusts (pouah) capitalistes (beuark), les gros (breuark) monopoles (arrêtez je dégueule), bref les puissances d'argent (horreur, malheur) abrutissent le bon peuple abruti suffisamment déjà par le reste sans qu'il soit besoin d'en rajouter, bon je veux bien.**

Louable intention. Mais à présent, il convient de distinguer la bonne publicité de la mauvaise. Quelques exemples suffiront à cerner le débat.

Lorsqu'Europe 1, radio dite périphérique, offre à son auditeur ébaubi 24 minutes de publicité de marque par heure, il est d'usage de s'en navrer mais enfin, c'est la vie, et puis si l'on n'aime pas la pub, on peut toujours écouter France Inter...

Et voilà justement où le bât blesse. Aïe. Sur France Inter, (et à supposer que je sois intéressé par les horripilantes pontifiades d'Eve Rude-Chérie ou bien me sente absolument passionné par les retransmissions intégrales de matches de football en modulation de fréquence), il faudra **en plus** que je me carre dix minutes par heure de chœurs niaseux et ritournelles guillemettes censés me persuader de :

- suivre les Julies au Sicob,
  - manger du chou-fleur de Bretagne,
  - éviter de jeter les kilowatts-heure par les fenêtres,
  - enfiler mes espadrilles et faire du vélo, bye-bye boulot,
  - ... mais-éviter-de-tourner-en-rond-grâce-au-plan-avenir-jeune,
  - aller faire du ski dans les stations des Alpes grâce au Comité gna-gna patronné par France-Inter,
  - et si vraiment c'est trop, je peux toujours lire le livre-Inter,
  - ou aller voir Yves Duteil grâce aux spectacles Inter.
- Merci Inter. Qui a dit Inter-

Minable ?

A tout prendre, désolé, je préfère encore le Rockwash de Wrangler que me vante RFM. C'est moins hypocrite.

Et moins long : cinq minutes par heure. Au poids, on y gagne.

Passons à la télé. Là on se marre franchement : 55 % des revenus de la télé française proviennent de la pub procurée par la Régie Française de Publicité et ses deux filiales chargées de gérer les budgets d'Antenne 2 et TFI. L'ensemble est limité en durée et supervisé par une « commission de contrôle » chargée, entre autres d'éviter de montrer une image avilissante de la femme : ainsi, pas de jolis culs, mais une pléthore de hideuses mémères plongées dans la lessive jusqu'au coude, et de jeunes connasses extasiées devant le brillant de leur carrelage : « on s'voit d'dans ! » Comme on le voit, tout baigne.

Et si on est vraiment allergique à la pub, on peut toujours passer sur FR3 qui en est (encore) dispensée — en métropole du moins.

Voire. Car la pub — tant honnie par nos purs ministres et députés — peut entrer partout à la télé, et elle ne s'en prive pas, à condition simplement qu'elle respecte les usages.

Allons-y voir de plus près. Rigolade garantie :

On passe rapidement sur les compétitions sportives devenues une symphonie à la gloire d'Adidas, Merlin Plage, Aspro, Ricard et Pernod réunis. Après tout, on va pas

s'apitoyer sur les malheurs des « supporters » en pantoufles. Ils nous gonflent suffisamment déjà.

Là où ça devient franchement jésuite c'est lorsqu'on analyse finement ce qui peut faire l'objet d'une pub sans que personne ne songe même à y redire, et ce qui ne doit en aucun cas être ne serait-ce que mentionné, autrement que par une lourde périphrase du genre : un-grand-magasin-proche-de-l'hôtel-de-ville, ou un-grand-music-hall-de-la-rive-droite — sous peine d'être taxé d'exercice illégal de la publicité clandestine, ce qui a valu à certains une promotion au service des actualités agricoles sur FR3 Poitou-Charantes.

Ainsi peut-on citer à l'envi les marques de voitures ou de motos — on en fait même des bancs d'essai (chacune des chaînes leur consacre même un magazine) et le journal télévisé ne se prive pas de nous parler avec force trémolos dans la voix des prodiges de la R9 ou des mérites de la Samba. Mais ce n'est pas de la pub. Imagine-t-on un magazine culinaire vanter les mérites comparés des robots Seb, Moulinex et Kenwood ? Impensable. Ce serait de la pub. Enfin, quoi. Je voudrais qu'on m'explique.

Tout comme je voudrais qu'on m'explique pourquoi les concertistes ont ouvertement le droit de pianoter sur des Steinway, Bechstein ou autres Bösendorfer (c'est écrit assez gros, en jolies lettres gothiques dorées, très classe) mais que les jazzes et autres rockeux sont conviés à barder de scotch (pardon, de ruban adhésif noir : et il en faut, c'est écrit gros) leurs synthés Moog et leurs orgues Yamaha (cette dernière marque recouvrant miracu-

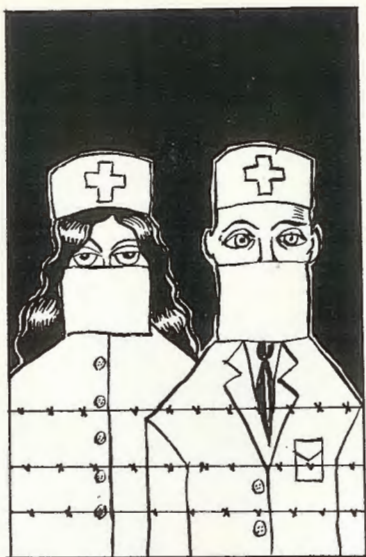
leusement sa virginité dès lors qu'elle s'inscrit sur un réservoir de moto).

Là aussi, je voudrais qu'on m'explique.

Tout comme je voudrais qu'on m'explique pour quelle raison il est séant d'insister lourdement sur le nom de l'éditeur de chaque livre présenté sur les antennes nationales alors qu'il est franchement indécent de rappeler que tel ou tel artiste classique ou de variété est pressé chez Pathé, Philips ou Deutsche Grammophon. Allez donc en parler à Denise Glaser, jadis crûment tancée pour son Discorama (émission certainement pas plus vendue aux grands trusts qu'une Apostrophe ou une Rage de Lire), ou plus près de nous à Antoine de Caunes qui avait eu le front, dans Chorus, de simplement **présenter** des pochettes de disque — sans même en mentionner la marque. Là aussi, je me sens plongé dans un vertigineux abîme de perplexité.

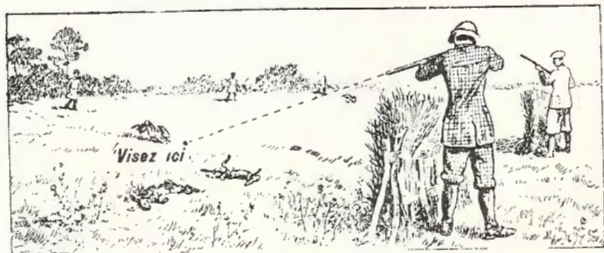
Et chaque fois que je vois sur l'écran ces petits bouts de ruban noir consciencieusement collés sur le coin du moniteur Sony de Poivre d'Arvor, ou sur l'étiquette de la bouteille d'huile Lesieur de Michel Oliver, j'ai l'impression de feuilleter ces vieux numéros de Paris-Hollywood où par la grâce des mains expertes d'habiles retoucheurs, poils et trous et fentes avaient miraculeusement disparu des anatomies féminines coquines et qui me faisaient d'autant plus bander lorsque j'étais petit.

La pub a remplacé le sexe dans les cases noires du ciboulot de nos gouvernants. Pas touche : ça rend sourd. Mais qu'on me permette de poser la question : Franchement, est-ce que Fillioud nique ?



## LE GOULAG EN BLOUSE BLANCHE

par Jean-Louis LE BRETON



L'hôpital est un Etat dans l'Etat. Les lois qui le régissent sont parfois officielles, parfois officieuses. Lorsqu'il s'y trouve confronté, l'Homme Moyen s'aperçoit rapidement qu'il est fort démuné face à ce système souvent plus Kafkaïen que la plus bureaucratique des administrations. Il est temps de créer l'association des patients à bout de patience.

Suivons donc de plus près, de notre oeil froid et désabusé, le trajet de ce fameux individu moyen dans un hôpital moyen. La première chose frappante, c'est l'uniforme. Allez hop ! Tout le monde en blouse blanche, du grand patron à la femme de ménage, du colonel au simple soldat. Cette débauche étonnante de linge immaculé rejette immédiatement le visiteur ou le malade dans le clan des individus glauques et souffreteux, sinistres cacochymes porteurs potentiels en leur giron des germes les plus abominables.

Tout ceux qui ne sont pas touchés par la grâce divine de l'aseptisation font déjà partie des suspects. Qui dit « suspect » présume « coupable ». Qui dit « coupable » dit « privé d'une partie de ses droits ». A commencer par celui de comprendre.

Dans l'hôpital, on se soumet ou on s'en va. On ne discute pas, ou alors du bout des lèvres et pas trop fort. Et si encore elles sont propres. Situation magistralement résumée par le code

de la route dans la formule brève mais impérative : Hôpital, SILENCE.

Ici, on ne veut pas avoir affaire aux hommes mais aux malades. La discussion avec le malade semble parfois une perte de temps. Si EN PLUS il faut parler aux hommes, où allons-nous ? Je vous le demande.

À commencer par l'attitude de ces médecins professionnels, proches de l'archétype du Surhomme-Très-Brave, qui condescendent à vous examiner après vous avoir fait patienter une demi-heure de plus que l'heure annoncée sur votre fiche de rendez-vous. Et pour une fois vous étiez ponctuel, de peur de manquer votre tour.

Après l'examen (rapide pour le malade concerné, mais trop long pour le patient qui attend en silence dans le couloir aménagé en salle des pas-perdus. Ecce homo.), le diagnostic tombe, brutal et froid comme un relevé EDF-GDF en fin de mois difficile. Et tout comme ce

dernier, c'est la croix et la bannière pour se le faire expliquer. Si jamais, poussé aussi bien par l'audace que par une curiosité malsaine, vous avez osé poser une question ! D'un ton volontairement neutre et naturel pour ne pas contrarier l'omnipraticien qui vous fait face.

Et si par bonheur celui-ci sacrifie à son emploi du temps surchargé pour vous jeter en pâture quelques explications pragmatiques, n'en demandez pas plus : vous êtes un homme comblé. Malade, peut-être, mais satisfait à coup sûr.

Car il vous faut aussi accepter votre véritable rôle : vous n'êtes plus un citoyen, vous êtes un PATIENT. Etymologiquement, celui qui souffre avec résignation. Même si ce costume vous paraît de prime abord difficile à endosser, ne vous inquiétez pas outre mesure. Toutes les dispositions nécessaires seront prises pour que vous puissiez l'enfiler sans rechigner. Après cela, à Dieu-vat, vous voilà alignés dans la masse du troupeau « à soigner ».

En réalité, le dialogue n'existe pas vraiment à l'hôpital. ON vous prend, ON vous examine, ON diagnostique, ON vous soigne, au suivant, ON n'a pas que ça à faire. A-t-on le droit de demander quelque chose de plus ou de différent ? Peut-on réclamer, par simple souci de considération, de ne pas être traité comme « celui qui doit

passer en attendant que les autres arrivent » ?

Quelle exigence et quelle prétention ! « Ecoutez, mon vieux, vous allez-mieux, hein ? Bon alors foutez-nous la paix et laissez-nous travailler. »

Suis-je en train de caricaturer, ou suis-je proche de la réalité ? Ceux qui ont maille à partir avec les hôpitaux peuvent juger. Je ne tiens pas à généraliser ce type d'attitude à tout le corps médical, mais le simple fait que cela existe est insupportable. Il y a dans tout cela des relents de Goulag qui me font frémir. La terrible sensation d'impuissance face à un système qui vous englobe et vous prend en charge. En réponse à cette situation, une seule alternative : accepter ou partir. Pour aller où ? Dans le privé ? Pas toujours reluisant non plus. Il m'est arrivé de poireauter une heure et demi dans une salle d'attente surchauffée de dix mètres carrés, en compagnie de quinze personnes. Cette patience d'ange a été récompensée, puisque le médecin m'a finalement reçu dans son cabinet de vingt mètres carrés, contigu à l'étuve.

Le seul enseignement véritablement positif à tirer de ces quelques considérations toutes personnelles, c'est que, en définitive, il vaut mieux ne pas être malade. Moi ça va. Pourvu que ça dure. Et vous ?

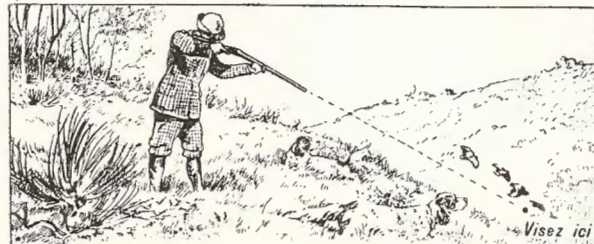
**Jean-Louis Le breton**



## LE VIEUX CON ET LES CHEFS AUX TETES BIEN FAITES

(ou Pétain avait 2300 ans)

par Pierre MARLSON



Visez ici

J'aime relire Platon. Ces relectures me persuadent, à chaque fois un peu plus, qu'il s'agissait d'un vieux con.

Dieux ! si les avant-gardes de tout poil relisaient quelquefois la république !... comme elles vérifieraient dans l'histoire postérieure à ces écrits le côté dangereux autant qu'intelligent du vieux salopard !

Et d'abord le sens mortel de la fausse évidence du **gouvernement des philosophes**. Confions, en effet, le pouvoir à des hommes sages et vertueux et nous obtiendrons un état juste. Platon veut nous convaincre de la vérité d'une telle assertion. Pourtant, un peu avant, ses dialecticiens avaient admis que l'homme injuste peut prendre, aux yeux du vulgaire, l'apparence de la justice... Mais qu'importe, même si le sage mis en position d'appliquer l'injustice à son profit s'avère incapable de résister, il ne faut voir là que négligeables déviations, qui ont gâté la pureté des cultures originales !...

Le malheureux Socrate, dans la bouche duquel notre aristocratique philosophe place ses abominables et diaboliques théories, est en effet obsédé par la croyance aux **idées** platoniciennes, à un âge d'or où les constitutions des états venaient de se voir établies par les Dieux et qu'il suffirait de rétablir ces constitutions dans leur originelle pureté pour retrouver la justice politique égarée par les malignités historiques des sociétés et non pas par l'humaine faiblesse. Il y a, là, une argumen-

tation métaphysique du **juste** qui, à l'avance, offre sa caution à toutes les inquisitions, tous les stalinismes, tous les Cambodges polpotiens à venir.

La plus grande (et la plus pernicieuse) illusion de ces philosophes dits classiques est d'avoir établi une similitude formelle (à une échelle différente) entre la représentation qu'a l'individu de la structure sociale à laquelle il appartient (sorte de conscient collectif appliqué à la constitution de l'état et aux lois qui l'expriment) et l'organisation mentale des essences admises qui déterminent sa conscience morale et règle donc sa conduite.

Le Bien étant considéré comme un absolu, l'Etat idéal ne saurait s'établir qu'à partir de citoyens également parfaits. Comme l'existence d'une masse peu instruite est une inéluctable réalité se trouve ainsi justifiée l'organisation d'une caste parfaite de parfaits, à laquelle revient de droit (métaphysiquement établi) la conduite des affaires de la Cité.

Le Droit Divin des monarchies, le Droit dogmatiquement constitué par

la connaissance des théories économiques ou politiques, le Droit théocratique des interprètes cléricaux de la Divinité, le Droit des Technocrates, voir le Droit des divers **Guides** ou **Petits Pères des peuples** directement visités par la clairvoyance que leur prête dans l'esprit des gouvernés le plus ou moins grand charisme dont ils justifient leurs exactions, sont tous et par avance inscrits dans ce schéma d'une admirable simplicité.

La détermination d'un ordre (social et mental) puis la soumission à cet ordre sont seuls capables d'apporter à l'individu, au groupe, et à la Cité la juste harmonisation dispensatrice de tranquillité et de bonheur. Une hiérarchie, procédant des rois-philosophes, un corps de gardiens de l'ordre établi, une conscience individuelle bien persuadée que son bonheur personnel procède de sa soumission à ces corps constitués, et le Socrate platonicien préfigure nos sociétés policées, avec leurs catégories de producteurs, consommateurs, habitants, jouissant d'un temps libre lui-même compartimenté et occupé à des activités réglementées, avec un collecteur d'impôt derrière chaque action et un flic à chaque coin de rue. Sans oublier l'idée de la hiérarchie et donc un flic individuel dans la tête de chacun.

Socrate visait, par son enseignement, à changer les hommes pour changer la cité. Diogène témoignait de ses idées par son comportement public. Platon se prétend disciple du premier mais vicia subtilement dans l'application du principe. A mesure qu'il accepte un écart de plus en plus grand entre théorie d'une part et pratique de l'autre, il fixe un destin directeur à la minorité éclairée

qu'il ambitionne d'enseigner : les maîtres penseurs modernes ont jusque là subi le carcan immuable d'une telle prétention (Lénine s'irrite, dès sa prise de pouvoir, quand on lui parle de **dépérissement de l'Etat**). Puisque le fondement Platonicien était métaphysique, ils croient naïvement annuler ses inconvénients en substituant un raisonnement matérialiste à l'idée du Juste comme émanation du Divin. Mao enseigne les **Idées Justes**, pensant qu'il suffit, pour qu'elles le deviennent, d'attaquer la **Pensée Confucius**. Les torquemada de la Papauté devenue folle du fer et du feu, ainsi (quoique par le biais du pourrissement de l'esprit lui-même) que les **Parfaits** enseignants du Catharisme agissaient-ils autrement ?

Les pulsions désirantes de l'individu n'ont rien à voir avec la notion d'une classe abêtie de producteurs. L'ivresse de la force qui crée les **petits chefs** ne reproduit pas une magistrature assortie d'une Police d'Etat toutes deux protégées par une Armée incorruptible. La faculté que tout homme peut exercer au raisonnement, enfin, ne justifiera jamais l'installation au Pouvoir de Politiciens-Philosophes.

Il est temps de s'en rendre compte, de s'en persuader et de rendre à Socrate ce que Platon voulut faire oublier, chez son vieux Maître : La connaissance ouvre le chemin à la conscience et celle-ci à la Justice. Mais toutes sont à la portée de chacun.

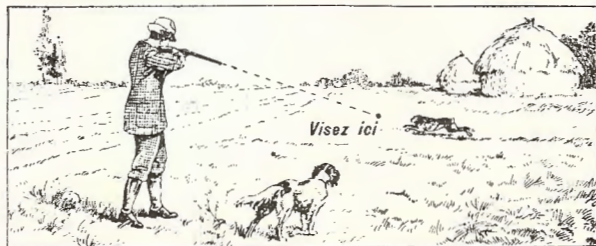
Au reste, Socrate fut condamné à boire la cigüe. Alors que Platon mourut en grand vieillard riche et considéré, Directeur estimé (déjà) de son Académie.

Pierre Marison



## LA BANDE DES DIX

par Pierre PELOT



La bande à Goncourt a encore frappé ! Comme chaque année à la même époque, et ce depuis quelque temps déjà, suivant cet immuable rythme qui tisse, en fin de compte, les institutions. Et c'est bien de cela qu'il s'agit, plutôt que de toute autre démonstration se voulant apparentée à la littérature. Oui, la bande des dix a encore frappé. Ils frapperont l'année prochaine et les années suivantes, en dépit de tout comme de rien ; le propre de ce qui passe en tradition est de se creuser une place inexpugnable dans la tête des gens, à force de temps coulé sur les kirielles de déclarations officielles qui lui forgent une identité...

Il n'existe pas de traditions gratuites (c'est précisément le cas de le dire !) : tous les usages, habitudes et coutumes qui les cimentent prennent racines au passé d'une quelconque peur, généralement, et se perpétuent avec d'autant plus de facilité que tout est fait, dit, savamment manipulé pour nous prouver que la peur ancestrale, si elle a changé d'oripeaux, nous accompagne toujours présentement. Il est bon que le passé laisse sa trace, que l'expérience vécue par une société fournisse les preuves de l'acquis, et nous balance tout cela en travers de la gueule à la moindre occasion, au cas où, insouciant, nous menacerions d'oublier : les belles institutions sont là. Colonnades grecques et devises aux frontons, tout comme sur les pièces de monnaie — bien évidemment : le fric n'est-il pas à la tête de ce cortège des bienfaits offerts par notre vieille et brave civilisation ?

Le Goncourt est donc une tradition (avec lui, d'ailleurs, les quelques prix littéraires de renommée qui nous emmerdent l'existence, à la TV, la radio, dans les journaux, une fois l'an et pendant un mois ou deux, grosso modo), une institution — j'ai résisté in extrémis à la majuscule. La publicité aussi, c'est

une institution. Pareils le gangstérisme, la haute finance, la mafia · le Père Noël, les commémorations aux monuments aux morts, etc... Le Goncourt (qui nous occupe présentement) est une institution littéraire, qui finira probablement par crever de sa belle crève au bout d'un certain temps, et avec lui tous ses satellites. N'ayez crainte : leur disparition sera remplacée in petto par autre chose, une autre manière d'institution en marche qui : 1) brandira l'identique mensonge de l'alibi culturel, 2) ou alors, pourquoi pas, misera sur une certaine honnêteté en invoquant uniquement sa motivation profonde et intrinsèque : le pognon. En attendant ce bel âge des hypocrisies terrassées (ah ! nom de dieu, utopie, quand tu nous tiens !), laissons donc le colosse psalmodier régulièrement ses vérités et sentences culturelles, laissons-le faire son numéro dans la scène des us et coutumes, à l'acte II de l'Intellectualisme. Laissons...

Mais à ces messieurs trop tranquilles, à cette dame (que je n'ai pas citée prioritairement par manque flagrant de galanterie) qui composent le commando de choc de cette force de frappe nommée Goncourt — bref, à ces membres du

jury — , il est tout de même difficile de ne pas poser quelques questions. Difficile: de repousser l'envie de tirer sur les masques...

Messieurs, madame les membres du jury, êtes-vous véritablement convaincus d'agir pour le bien de la littérature lorsque vous **juger** ainsi que vous le faites ? Pour la littérature et uniquement pour cela ? Sans rire. Alors, s'il y a par hasard, réellement, une ombre de sincérité dans votre acquiescement, comment pouvez-vous ne pas crouler sous le poids d'une telle présomption ? Pensez-vous réellement, membres du jury, que votre entreprise si désintéressée (n'est-il pas ?) ne sert que la littérature, et la sert bien, en décorant **un** écrivain dans l'année, en faisant vendre **un** écrivain, forts de votre silence pour le reste du temps ? Croyez-vous sincèrement en votre efficacité culturelle ? Sans blague ? Vous estimez-vous donc, sérieusement, le jugement suffisamment prétentieux, la décision suffisamment infaillible pour désigner le meilleur de ce qui s'écrit dans l'année ?... vous qui, par exemple, avez tout de même l'ahurissant culot, membre de l'accadémie Goncourt que vous êtes, de signer cet immortel chef d'oeuvre sur les déboires bidons d'un chanteur de toc (et non seulement sous la forme livresque ! il a fallu, palsambleu, feuilletonner la chose !)

Vienne celui d'entre vous qui proclamera enfin d'une voix forte du haut de sa réputation et de son honorabilité la belle opération financière — rien d'autre ! Alors, cela prendra le visage découvert d'une campagne publicitaire pour tel ou tel bouquin, tel ou tel éditeur, et une quelconque Myriam délicieusement

fessue, dans une série de spots télévisés, viendra nous lire un paragraphe par-ci, un paragraphe par-là, tout en retirant le haut puis le bas.

Jury... jurés... Ces termes, voyez-vous, sont habituellement employés en d'autres lieux, où ils ont leur place ordinaire. Que l'on supprime la peine de mort **aussi** dans la société des gens de plume, car bon nombre, dans ce monde-là, n'ont pas plus envie d'être cadavres que médaillés. Les honneurs sont ailleurs, pour qui passe sa vie à écrire. Ni dieux ni maîtres, et pourquoi pas ? Les croix d'honneur comme les bonnets d'âne, les belles images au premier de la classe, peut-être était-ce valable en 1903 ? plus maintenant, pour qui n'éprouve pas le besoin d'appeler les institutions à la rescousse afin d'assurer sa position dans le présent. Et la littérature, ne vous en déplaise, ce n'est certainement pas le choix des jurés Goncourt, Renaudot, etc, ainsi qu'on voudrait nous le faire avaler — mais bien davantage tout le reste, tout l'immense reste qui se lit à longueur d'année sans attendre l'attribution des médailles publicitaires et des cocardes au taureau le plus membré. La littérature, ça ne se conçoit pas avec le L majuscule de Loterie Nationale.

Quand aux jurés qui servent à juger, aux temps où ils servaient aussi à faire fusiller, ils n'occupent pas loin de la place des fusilleurs, me semble-t-il. Combien, messieurs les jurés (et mesdames), en avez-vous fusillé, des livres, sous couvert de gloire personnelle, pour avoir simplement osé porter votre maheureux choix sur d'autres ?

Pierre Pelot



## FILLE, GARDE-TOI A DROITE, FILLE, GARDE-TOI A GAUCHE

par Joëlle WINTREBERT



**Gauche-droite. Gauche-droite. Il s'agit d'avancer du bon pied. Mais lequel faire passer en premier ?**

**Je-tu-il est pigiste. « Pige : mode de rémunération d'un journaliste rétribué à la ligne » (Petit Robert). Je-tu-il travaille donc à la pièce, c'est-à-dire qu'il n'est pas salarié par les entreprises qui l'emploient. Son seul viatique serait d'obtenir la carte de journaliste. Preuve de professionnalisme, elle force les employeurs du pigiste à respecter ses droits... Hélas, rien n'est moins simple.**

GAUCHE : Après avoir trempé sa plume dans les encres troubles des publications marginales, « Je » rencontre monsieur Beurck, un gauchiste qui s'est fait remarquer dans la presse underground mais qui ambitionne des situations plus élevées et fait de l'entrisme dans diverses entreprises de presse florissantes. Comme il est plus bête que ses aspirations, il est obligé de prendre des nègres. Bien sûr, il oublie de prévenir ceux-ci de leur statut. « Je » devient donc pigiste nègre sans le savoir et voit son article longuement peaufiné paraître sous le nom de Beurck soi-même. Sommé de rendre des comptes, ce dernier nie tout... jusqu'au moment où l'accumulation des preuves l'accablant sans espoirs de recours, il s'aplatit comme une carpette spécialement miteuse et moite de lamentation. Cette foi-là, Beurck est tombé sur un os mais cela ne l'empêche pas de

continuer à sévir.

DROITE : Grâce à la forfaiture de Beurck (antienne : un forfait n'est jamais perdu), « Je » entre chez Filipatri et y reste quelque temps. Après l'euphorie des premiers honoraires viennent les premières questions. Où sont donc fiches de paye, sécurité sociale, congés payés, treizième mois ? « Je » doit-elle supporter le paternalisme peloteur du rédacteur en chef, monsieur Cancan (« Je » est du sexe féminin) ? « Je » est-elle chez un patron de presse ou plutôt chez un bandit corse ? Une seule réplique : demander à ce dernier de signer les papiers pour la carte de journaliste. Le refus est total, la mauvaise foi, absolue. Comme si cela ne suffisait pas, « Je » est victime d'une censure politique. Trop, c'est trop. Elle claque la porte.

• (Note : la maison Filipatri ne marche pas à la baguette mais à

la lettre recommandée avec A.R.)

GAUCHE : Douchée par son expérience\* à droite, « Je » opte pour une petite maison à l'étiquette P.C., style : on est tous des frères, camarades. Editions Calendos, pagaille soignée, rédacteur en chef répondant au doux nom de Belmor et fleurant bon le whisky dès dix heures du matin. La Convention Collective des Journalistes ? Ah oui, c'est vrai. Signer les papiers pour la carte de journaliste ? Bien sûr, donne. « Je » n'en croit pas ses oreilles. Et apporte de confiance son dossier complété à la maison Calendos qui le remettra entre les mains de Untel qui siège justement à la Commission d'attribution de la carte. C'est évident : toute seule, « Je » n'a pas la moindre chance (bien qu'elle remplisse toutes les conditions requises !). Pourtant -comme c'est étonnant-, le dossier s'égaré... et les choses se gâtent. Ici, le paternalisme est stalinien. Pour se conforter dans sa propre puissance, Belmor a besoin de prouver à la pauvre petite femelle égarée dans son nid qu'elle a besoin de son aile protectrice et de ses conseils éclairés. « Je » voit sa liberté d'écriture se réduire comme une peau de chagrin. Elle doit réclamer mille fois d'être payée (sans Sécurité Sociale, congés payés, etc...). La lettre recommandée avec A.R. reste sans réponse. Décidément, ce Calendos empeste et ne tardera pas à couler. En attendant, « Je » s'occupe de la traîner devant les Prud'hommes. « Tu ne vas pas nous faire ça, tout de même ! » Eh si. La pauvre petite femelle est tombée du nid et, malheur ! elle ne s'est pas écrasée.

DROITE : Lassée d'être payée au

lance-pierres, « Je » retourne à droite. Le tarif est syndical (c'est maigre) mais la Convention Collective l'est aussi (finis les pleurs et les grincements de dents pour obtenir son dû). Explication : le rédacteur en chef est de gauche. Il doit s'imposer des contraintes terribles pour correspondre au profil maison. Que d'efforts, quelle perte d'énergie pour être finalement convoqué chez un patron méprisant, décalqué sur le Big Boss américain (le paternalisme en moins, cette fois). « Votre journal, c'est de la merde » dit textuellement et sans fioritures l'instance supérieure. « Et ces photos, là, toutes ces photos, qu'est-ce que ça veut dire ? » (Précision utile : il s'agit d'un mensuel sur la photographie.) « Vous comprenez, mon cher, les lecteurs, on s'en fout. Ceux qui comptent, ce sont les annonceurs. » L'employé, sidéré, rétorque que sans lecteurs un journal n'intéresse pas les annonceurs, mais on ne l'écoute plus. D'ailleurs, l'a-t-on jamais écouté ? Le nouveau rédacteur en chef explique à « Je » qu'elle est priée de sacrifier comme ses confrères à l'article de complaisance. La porte est grande ouverte. C'est trop tentant. Elle claque avec un bruit salvateur.

Je-tu-il est pigiste. L'histoire véridique de « Je » est extensible à tous les « tu » et « il » que comporte cette profession à haut risque. Faut-il revenir encore sur le sexisme ordinaire ? Signalons tout de même que les pigistes femmes sont en proportion effrayante. En 1981, la liberté de la presse, c'est la liberté des patrons de presse : à quand celle des journalistes ?

Joëlle Wintrebert



FREMION

## LIBRE SONNEUR



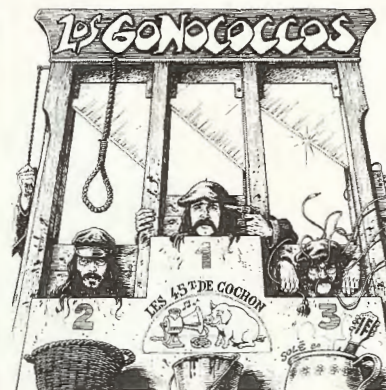
*P.y.a.f. Edite*

Un vieux libre-penseur bouffeur de curés, décide une fois pour toutes de sonner les cloches à son monde. Mais surtout pas aux heures « du pape »... Une novella d'Yves Frémion, en vente chez l'auteur (25 F) : 5, avenue de la Résidence, 92160 ANTONY.



## DICOTYLEDON

Voici là un 45 tours gravé en stéréophonie au burin. Cette œuvre originale vous propose quatre morceaux (dont deux par face et un cinquième sur la tranche) instrumentaux réalisés aux synthétiseurs. Etranges mélodies Vénusiennes et rythmiques endiablées des îles d'Orion en sont les sources brûlantes de l'inspiration. (A vue de nez, il est synthétiseur : la critique unanime).



## LOS GONOCOCCOS

Premier groupe sud-américain entièrement français à avoir annoncé le mouvement punk un an avant sa disparition, LOS GONOCOCCOS ne reculent devant rien, pas même la médiocrité. Quatre chansons 100 % rugluphone-Rock, dont Putaing Con qui confine au chef d'œuvre et s'avère déjà un moment majeur dans la dialectique du Rock-Boudin. Présent dans tous les charts des bonnes radios libres.

Deux 45 tours disponibles sur commande à : L'Oeil du Futur 34, rue Henri Chevreau, 75020 PARIS

20 F l'unité (franco de porc). Le tirage étant limité, chaque exemplaire est numéroté dans le désordre le plus complet qui lui confère la valeur d'une pièce rare historique.